

FILIATION ET AFFILIATION

Quelques aspects de la réélaboration du roman familial
dans les familles adoptives,
les groupes et les institutions

Gruppo, 1985, 1, 23-46

I. L'ENCEINTE, FAMILLE

La Vierge ouvrante de la collégiale du Mur, à Morlaix (vers 1390) fut probablement commandée ou achetée par la confrérie locale des tisserands qui se réunissaient sous la double invocation de la Sainte-Trinité et de la Vierge. Admirable emboîtement de liens entre ces hommes de la trame et de la chaîne et leur œuvre d'art ; subtile correspondance de groupes dans cette inclusion que la sculpture, ouverte en vantaux à deux volets, nous dévoile. Troublante représentation que celle de cette Vierge-Mère abritant en son sein le divin groupe trinitaire : troublante à tel point que pour des motifs qui ne furent probablement pas seulement théologiques, elle fut controversée et bannie par le Concile de Trente. Ce n'est certes pas pour l'apparence de la statue : fermée la Vierge porte l'Enfant contre son sein. Mais ouverte, l'intérieur contient le Père, le Fils et l'Esprit réunis dans la forme dite du Trône de Grâce. Le Père assis occupe le volume principal, il soutient de ses bras la croix du Fils. L'Esprit les relie sous la forme messagère de la Colombe placée entre la bouche du Père et le bois du Fils. Incestueuse et originaire scène groupale interne que contient, voile et ouvre cette Vierge à l'Enfant.

L'Art, le rêve, le mythe et le travail psychanalytique nous font connaître les groupes internes qui s'externalisent et se projettent dans ces représentations. Le tableau de Niki de Saint-

Phalle : *la naissance rose* (1964), représente une autre figure plus archaïque, du groupe interne. Le corps maternel y est composé d'objets hétéroclites : bébés, avions, araignées, animaux, végétaux..., objets partiels conglomérés autour de l'équivalence explicitement figurée du bébé-pénis-fèces.

Dans ces deux représentations, le groupe interne qui s'y donne pour tel, a pour contenant le corps maternel, et les objets qu'il contient ou dont il est formé sont dans des rapports d'équivalence ou d'équation partielles entre eux.

La Mère est enceinte d'un conglomérat ou d'un ensemble de personnes liées entre elles par un lien spécifique, une famille. Les Vierges ouvrantes forment une figure remarquable de ce que l'on pourrait appeler une *métonymie maternelle* organisatrice de la famille : le Père et le Fils sont une partie de la mère qui les contient ainsi que leur lien. Qui voit le fils (au-dehors, soutenu par la mère) voit le père (au-dedans, soutenant le fils mort) : partie qui annonce une partie.

Seul le référent religieux du christianisme préréformé introduit la représentation dans la dimension de la métaphore. Comme la Vierge-Mère est le lien et le contenant du groupe trinitaire, ainsi l'Église est le corps des chrétiens. Théologie mariale plutôt que christique, et il semble que le Concile de Trente en reconnut la dérive.

La famille comme enceinte est tantôt le déplacement métaphorique de l'imago archaïque de la mère enceinte de la famille, tantôt le renversement métonymique abyssal qui fait de la famille le contenant d'un contenant qui la contient.

Il y a dans la représentation de la Vierge ouvrante de Morlaix autre chose qu'un retournement du rapport contenant-contenu. La Mère porte l'enfant, elle le sauve, le Sauveur, et se sanctifie, parfaite, pleine. Elle l'incorpore au-dedans avec le Père, elle le détruit : le Père incorporé soutient le Fils mort. Meurtre de l'Autre. Le retournement est dans le porter dedans-porter dehors. La Vierge enceinte-famille est Mère, homme et femme, phallus. Sainte-Famille, enceinte et mortifère incorporation.

Le protogroupe

J'ai jadis désigné par ce terme (ou par celui d'archigroupe) la

représentation la plus archaïque du groupe, composée de la conjonction d'un fantasme intra-utérin et d'une scène primitive des parents combinés (1972, p. 55-56, 1976, *L'appareil psychique groupal*, p. 135-136). Une telle représentation me fut un jour rapportée par une collègue qui dans un lapsus, parlait d'un « groupe ». Dans des dessins, des enfants représentent un groupe de bébés qui composent une mère-sac que contient une famille. Eux-mêmes, dessinant à ma demande une famille et un groupe, se sont « absents » de leur représentation : « On dessine une famille-groupe. » Le fantasme qui soutient ces représentations est celui, endogamique ou parthénogénique, en tous cas narcissique, d'une famille protiste pleine, dont on ne peut se détacher pour venir au monde et à l'Autre, sans mettre en péril contenus et contenants emboîtés. Cette relation de co-inhérence a été décrite par R. Laing.

Dans ce cas, et dans les situations qui conduisent à une régression vers de telles organisations, l'indifférenciation est le danger principal. Elle pré luderait à la catastrophe narcissique de la séparation. L'objet (perdu) n'est pas constitué. La famille comme objet (perdu) ne peut se représenter autrement que comme Sainte-Famille, idéalisée massivement. La haine qui s'y développe est la haine de la limite et, avec elle, la haine de la génération.

II. FILIATION ET GÉNÉRATION

La filiation implique le rapport d'au moins trois générations successives reconnues comme telles, et la référence commune à un mythe originant. A cette double condition, chacun peut se situer dans un ensemble de sujets et se reconnaître comme ayant été engendré et comme capable d'engendrer. L'avènement du sujet de la filiation correspond à l'emplacement spécifique distinctif qu'il occupe sur la coordonnée des contemporains, des anciens et des nouveaux, l'ensemble étant assujéti au mythe fondateur de la lignée, et dont l'ancêtre commun est figure originaire et porte-voix (1). La reconnaissance de cette

(1) P. CASTORIADIS-AULAGNIER, 1976. *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. Paris, P.U.F.

position suppose la réciprocité des emplacements générationnels. D'un même mouvement, le sujet a accès à l'origine et à la mort, à la nomination et à la transmission, à la fonction symbolique et à la pensée.

La chaîne de la filiation, transmise de génération en génération, est donc une chaîne signifiante à double lecture : pour le sujet singulier, et pour l'ensemble social et intersubjectif dont il est nécessairement membre. Dans cette chaîne signifiante, que l'on peut entendre comme une chaîne *associative*, quelque chose bute sur l'indicible, et plus encore sur ce qui ne peut jamais être signifié : quant à l'origine et à la mort précisément. Le mythe est un déjà-dit, à la place d'un non-dicible sur l'origine et sur la mort, et qui permet de dire, cependant.

Le mythe draine les rêves sur l'origine et sur la mort, celui des parents et celui des enfants ; il les redresse dans le sens commun prescrit. De ces rêves, il en est autant la dégradation que le reste diurne permanent.

Filiation et reconnaissance

La filiation est reconnaissance et connaissance : pour les parents, de la place de l'enfant dans la continuité narcissique dont ils sont un moment du trajet. La filiation est la reconnaissance de sa propre position dans l'ordre des générations, reconnaissance de la précession du désir des parents sur l'existence de l'enfant. Reconnaissance de l'ordre du désir comme non identique à l'ordre des causes, elle est marquée par le « temps de la chute » narcissique (A. Missenard), la rupture dans la représentation de soi comme cause du désir de la mère (P. Aulagnier), le meurtre de l'imago comme condition de l'individuation (J. Gillibert).

Cette reconnaissance est elle aussi préétablie par l'inscription du statut civil de l'enfant, sur le registre ou sur l'arbre des Ancêtres : signes de re-connaissance préalables à son avènement comme sujet du désir, sujet de la parole, sujet du groupe. C'est dans ce triple assujettissement que chacun et chacune est déclaré(e), connu(e) et reconnu(e) fils ou fille *de*.

Si la filiation est l'avènement du sujet singulier dans le groupe familial par le nom qu'il y reçoit à partir du rêve

parental et de la désignation du père, elle est du même coup sa qualification comme être singulier sexué et mortel dans un ensemble générationnel. Entrer dans la filiation, entrer dans la parentalité, c'est être sexué et mortel, comme sujet singulier. Mais c'est aussi prendre place dans la chaîne de l'espèce, dans l'ensemble générationnel qui, en tant que tel, assure la continuité narcissique, asexuée et immortelle.

En cela, la question de la filiation a bien un rapport avec celle de la fin (le terme, la mort : *terminus ad quem*, la naissance : *terminus a quo*) et avec la finalité (le sens, le but, l'origine).

Narcissisme et sujet de la filiation

Je voudrais souligner quelques aspects, mis en évidence par Freud, de la dimension narcissique de la filiation. Le narcissisme des parents, écrit Freud, a trouvé refuge dans l'enfant : corrélativement, le narcissisme de l'enfant s'était sur celui des parents, au sens où il y prend appui, s'y modèle et en dérive. C'est là, d'ailleurs, un bel exemple de l'étaillage mutuel et groupal d'une formation psychique fondamentale. Le concept de « contrat narcissique » traite également de la question du sujet de la filiation, dans sa dimension narcissique ; la « raison » de ce contrat étant évidemment l'interdit de l'inceste, il importe de bien saisir la violence que cet interdit gère pour le compte du narcissisme de la génération.

Par cette violence, l'interdit maintient en même temps et du même coup la structuration de l'ensemble social (c'est-à-dire les écarts de différence (2) qui le complexifient, rendent possibles ses liaisons internes et ses liens externes, assurent son développement ou sa survie), et l'identité du sujet singulier, sexué, mortel.

L'enfant ne peut se constituer comme sujet de la filiation que dans la rencontre avec cette butée de l'interdit de l'inceste et il ne peut advenir comme sujet que pour avoir d'abord été rêvé, incestueusement, par ses parents : ses parents, c'est éminemment son père et sa mère, mais c'est aussi la parentèle ; la

(2) La différence des sexes, la différence des générations, la différence des cultures sont d'ordre spécifique. Elles sont génératrices de violence propre et d'œuvres propres. Le groupe et l'institution fonctionnent par rapport à ces trois sortes de différences.

parents, ou par tel oncle, ou telle tante ou tel autre membre important de la parentèle peut s'avérer avoir un rôle déterminant dans le rêve des parents eux-mêmes. Ces rêves prédestinent le descendant, dans les fantasmes de désir croisés, à être le prolongement narcissique de la génération. L'identification à l'objet du désir et au fantasme inconscient de l'Autre place ainsi le futur enfant dans un réseau de désirs dans lequel sa place de sujet singulier aura à se trouver. Freud a souligné combien le nexus narcissique de la génération est le point épique de l'ensemble du système narcissique. C'est dans ce contexte qu'il énonçait ce double statut de l'individu : « L'individu effectivement mène une double existence : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujetti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci » (3).

Sous ce second aspect, l'enfant est le dépositaire du narcissisme parental ; c'est pourquoi il peut constituer pour ses parents une blessure narcissique grave qui pourra entraver la réalisation de sa propre fin. Il arrive aussi que le groupe soit l'espace d'une remise en jeu des enjeux vitaux de ce narcissisme transgénérationnel.

III. L'AFFILIATION REJOUÉ LA FILIATION

Une jeune femme me demande une psychothérapie : elle a peur de transmettre, dit-elle, la maladie de son père à ses propres enfants, un cancer qu'elle redoute pour elle-même. De sa famille elle parle comme d'un lieu sûr, où rien ne peut lui arriver. Où tout peut donc arriver. La devise familiale est que personne ne peut être heureux si l'un d'entre eux est malheureux, ou malade. Bientôt elle en parlera comme d'une Sainte-Famille. Entre eux il y a une « contagion », une « affection » constante, transparente. Pas de barrière, donc pas d'immunité. Plus tard, angoissée, elle rêvera que la maison familiale craque

(3) FREUD S., 1914. Pour introduire le narcissisme, in : *La vie sexuelle*. Paris, P.U.F. (1969).

de son trop-plein et, dans le même temps, craindra les cancers : du cou, du sein. Elle dira sa haine de ce qui n'est pas sa famille, puis son dégoût des contacts, de la peau, des glandes et de leurs excréments. Jamais, elle n'avait eu l'idée, ne serait-ce que l'idée, de faire partie d'un groupe, hormis sa famille, et spécialement sa fratrie. Dans son roman, ils sont nés ensemble, les uns des autres.

Je voudrais développer la proposition suivante, toute affiliation à un groupe se fonde sur un conflit avec la filiation, avec le roman de la filiation ; adhérer à un groupe c'est une façon de mettre en cause l'héritage, c'est une façon de le suspendre ou de le désavouer, en tout cas d'explorer un autre possible, de jouer un idéal qui assurerait mieux contre un idéal décevant. C'est d'ailleurs bien par le groupe que l'adolescent peut se constituer comme sujet singulier en quittant, en désavouant, en rejetant, en suspendant la filiation. C'est là un mouvement décisif, dont bénéficie le groupe.

Ainsi les rapports de la filiation et de l'affiliation se précisent : d'une part, l'affiliation est une *Aufhebung* de la filiation : son abolition imaginaire, sa dérive et sa reprise affirmée ; le groupe et l'institution scolaire jouent une fonction séparatrice et constitutive dans ce dépassement, ils rendent possible la constitution de l'objet famille comme objet perdu.

Distinguer ces deux processus me paraît fondamental, par exemple de ce point de vue où un groupe ou une institution n'est pas une famille. Il est important de questionner l'analyse groupale et l'analyse institutionnelle dans leurs référents fantasmatiques familialistes.

Nous savons bien qu'il ne s'agit pas des mêmes processus ni des mêmes enjeux. Je suggère donc de poser le groupe contre la famille : je veux dire que dans notre adhésion à un groupe, nous jouons quelque chose de notre filiation. Réciproquement nous nous prêtons à rendre possible que soit rejoué quelque chose de sa filiation et de ses processus de transmission intergénérationnelle lorsqu'une famille se constitue avec nous dans un champ thérapeutique groupal. Nous jouons quelque chose de notre filiation dans notre affiliation à un groupe ; dans notre demande d'affiliation à un groupe, il y a ce qui dans notre filiation fait question, comme si, par exemple, nous voulions y rejouer notre filiation imaginaire, rejouer notre origine, mettre

en scène une nouvelle fois dans l'espace du groupe le roman familial qui nous a permis de nous dégager du lien familial et de nous constituer comme sujet d'une famille, en passant par la fiction que nous aurions une *autre* famille, idéale. Le groupe est l'espace où se rejoue cet enjeu, auquel le roman familial, à un moment donné, a permis de fournir une voie de dégagement. Même si dans un groupe il y a du « familier », nous butons contre le fait que nous ne sommes pas dans un groupe de la même famille.

Ce que nous apprennent les dessins du groupe et de la famille

Il y a une vingtaine d'années j'ai demandé à des enfants de dessiner un groupe, puis une famille. Les résultats de cette recherche ont été publiés dans l'Appareil psychique groupal. Mon hypothèse était que le groupe serait représenté à travers la répétition ou la perlaboration des relations d'objet, des conflits, des angoisses et des identifications constituées dans les rapports familiaux. En effet, les dessins du groupe montrent que, notamment à l'âge prépubertaire, il est représenté comme la forme de relations opposées, inverses ou contraires à celles qui pour l'enfant caractérisent la famille. Les dessins du groupe apparaissent comme un instrument révélateur des symptômes familiaux de l'enfant et comme une modalité d'élaboration des conflits d'identification et d'idéaux liés à l'objet-famille. Le groupe est montré fournissant des appuis pour amorcer un détachement d'avec l'objet-famille.

La famille des pairs

De ce que la filiation et la génération se rejouent dans l'affiliation groupale, je voudrais donner un exemple qui concerne certains aspects de notre « Esprit du temps ». L'importance que prend aujourd'hui, dans l'imaginaire et dans le fantasme des nouveaux pères et des nouvelles mères, le groupe des pairs, comme si celui-ci pouvait constituer un « groupe parental » et une instance de filiation, indique que quelque chose achoppe et tente de se rejouer, au niveau de l'horizontalité affiliative du

groupe, de la difficulté à élaborer ce qui, dans l'héritage, passe par Œdipe. Je suis très sensible à cette dimension du rôle du groupe contre la génération : la groupalité, comme lieu d'un auto-engendrement ou d'un engendrement fraternel. L'inceste se déplacerait des relations intergénérationnelles à la relation fraternelle.

L'affiliation, dans cet éclairage, se joue manifestement contre la filiation : dans le sens de la maintenance narcissique, de l'immortalité, de l'asexualité. Car ici c'est le groupe ou l'institution qui sont garants contre la mort et la sexualité.

L'affiliation est soutenue par une demande d'être-avec, dans un espace d'adhésion, d'attraction, de séduction. Là, l'individu mène sa double existence narcissique, avec cette différence que, pour le second aspect, il est assujéti avec sa volonté (et son désir) « comme membre d'une chaîne » dans laquelle il a demandé à tenir une place. C'est ce mouvement qui constitue l'espace et le sens de la demande d'être *du* (génitif) *au* (datif) voire *le* (nominatif) *groupe* ou l'institution à laquelle nous nous affilions.

Par rapport à la filiation, l'affiliation nous compose ainsi un double génitif, un peu comme les particules nobiliaires sur-emblématisent le patronyme. On voit pointer ici la surdétermination mégalomane du roman familial et la substitution (provisoire) à celui-ci du roman groupal : « Un(e) tel(le) de tel groupe », avec le risque que le patronyme soit effacé au profit du « groupo-nyme ». Grouponyme : nous pouvons y décrypter l'un de nos noms secrets (couverts par le fait qu'il soit public), l'une de nos filiations imaginaires.

L'affiliation est et n'est pas une affaire de famille : elle est une affaire de détournement de filiation, et de famille, au profit du groupe.

IV. FILIATION D'ADOPTION ET AFFILIATION

Je voudrais maintenant souligner quelques particularités des filiations d'adoption par rapport à l'affiliation. Et tout d'abord

un aspect paradoxal du rêve des parents adoptifs sur l'enfant à adopter (4).

Le rêve paradoxal des parents adoptifs

Ce que les parents adoptifs rêvent au sujet de cet enfant, cet enfant déjà porté dans le corps et dans le rêve maternels, déjà inscrit dans un mythe et, le plus souvent, déjà inscrit dans un statut civil, c'est un rêve sur un enfant paradoxal : un enfant à venir et déjà là. C'est un rêve de parents paradoxaux, puisque cet enfant est et n'est pas d'eux. Je souligne le génitif ici car, évidemment, quelque chose peut se pervertir, concernant l'inceste, à partir de cette situation paradoxale. Sans l'étayage de son narcissisme sur le rêve parental, il n'est pas pour l'enfant de possibilité de constituer sa propre réalité psychique. Ce qui pourrait peut-être spécifier ce rêve des parents adoptifs quant à la filiation de cet enfant adopté et déjà advenu pour d'autres parents, c'est la place et le sort que ce rêve fait au désir des autres parents, et à leur propre désir d'adopter/d'être adoptés.

Nous retrouvons ici notre propos sur la transmission : la scène originaire comme scène de la transmission. La spécificité de la situation de l'adoption réside peut-être dans la possibilité pour les néo-parents de fantasmer une scène primitive dont ils ont été absents et dont ils se représentent exclus. Et là, les néo-parents viennent, prennent place entre les autres parents forcément mythiques et l'enfant venu d'ailleurs. Les parents adoptifs ont à se situer par rapport à leurs propres parents comme enfants qui ont un jour imaginé avoir été adoptés, qu'ils sont eux aussi venus d'ailleurs. Cette relance du roman familial (de névrosés : ils auraient pu être raptés, abandonnés, fruits d'amours illégitimes et prestigieuses, être adoptés... Chez les psychotiques il en va tout autrement), et ce rêve parental ou néo-parental sont nécessaires pour conserver le lien de génération de la transmission subjective. Mais ce roman et ce rêve parental devront trouver leurs connexions avec le mythe qui va reprendre, du côté de l'ensemble social, un scénario d'emplace-

(4) Je reprends ici quelques notes d'une communication au *Congrès de génétique clinique et psychopathologie*, Paris, 4-5 décembre 1981. R. KAËS, Filiation et adoption : La question de l'origine et du roman familial (à propos de l'exposé de M. AUDRAS et J. PELLET).

ments et d'assignations, un mythe qui va placer l'enfant dans l'ensemble social, selon les termes d'un contrat où l'enfant devra renouer avec celui dont il prend la place, en reprenant le discours qu'il est tenu de tenir pour occuper sa place dans l'ensemble social. Mais c'est évidemment dans *l'écart* entre la place qu'il lui est demandé de tenir et le discours qu'il tiendra qu'il va se constituer comme sujet singulier.

Nous voyons, dans ce cas particulier, comment cet espace du rêve est un espace de rêves croisés : rêves des parents sur leur enfant, rêve de l'enfant, rêves des parents adoptant cet enfant et leur propre rêve en tant qu'enfants « adoptés ». Mais peut-être y a-t-il autre chose de spécifique : non seulement les rêves sont croisés mais les mythes, eux aussi, sont croisés. L'enfant qui avait été inscrit non seulement dans un rêve, mais dans un mythe, va devoir être réinscrit dans un mythe qui n'est peut-être pas le mythe de la famille adoptante. Ces multiples croisements assignent comme tâche psychique à la famille adoptive de contenir ces rêves et ces mythes croisés, de les contenir et de les transformer, par-delà le « vrai » et le « faux » parent.

Contenir et re-contenir : « Le vrai » et « Le faux » parent

Pourrait-on définir la composante maternelle de la parentalité d'adoption comme la capacité de contenir un enfant déjà contenu, sans rien annuler ou détruire de ce qui a déjà été, dans le fantasme et dans le réel, contenu ? Qualifiera-t-on la dimension paternelle de la parentalité d'adoption par la reconnaissance que ce re-contenir/re-porter n'est pas à deux termes, mais à trois et qu'il s'agit toujours de la reconnaissance du père par la mère, *dans un rapport où l'enfant n'a pas eu lieu dans le corps de la mère.*

Vient à propos ici cette intervention de P. Aulagnier : « La première amputation que subit le psychotique se passe avant sa naissance : il est pour sa mère l'objet de son propre métabolisme, la participation paternelle est pour elle niée, inacceptable, il est dès ce moment et pendant toute la grossesse, l'objet partiel venant combler un manque fantasmatique au niveau de son corps » (*in* J. Lacan, Séminaire sur l'identification, 2 mai 1962).

La capacité de contenir (notamment les rêves croisés) fonde l'expérience du vrai dans l'ensemble enfant-mère-père. Cette

capacité marque les limites dedans-dehors ; elle rend possible de recevoir le dépôt psychique, en étayage sur l'expérience corporelle du porter, du « *holding* » et du « *handling* », en étayage sur la parole qui accompagne cette expérience ; elle rend possible la transformation de l'expérience en pensée.

La capacité de contenir est décisive pour le développement de la capacité de fantasmer. L'incapacité de contenir, lorsqu'elle rencontre la question du vrai et du faux, accrédite la mère comme fausse mère, c'est-à-dire comme trop mauvaise pour contenir un enfant ; elle disqualifie l'expérience sensorielle, perceptive et mentale de l'enfant ; elle la falsifie.

Ces remarques me conduisent à formuler les réflexions suivantes : lorsque les enfants adoptifs *deviennent* psychotiques, n'est-ce pas que quelque chose comme cette incapacité de contenir est déterminante chez les parents (ou les grands-parents) adoptifs, quelque chose qui pourrait être en rapport avec le secret, ou la crypte, avec l'origine et la mort ? Quelque chose que le mythe lui-même ne peut dire ?

Un double mouvement de reconnaissance et de déni de reconnaissance de la place et de la fonction des parents adoptifs et des parents de sang transparaît dans l'analyse de M. Audras (5) :

— D'un côté, les parents adoptifs sont ignorés pour ce qu'ils sont dans leurs rapports de désir, entre eux et par rapport à l'enfant : ils sont souvent qualifiés de faux-parents, opposés aux vrais. Reste à s'interroger ici sur le statut du vrai et du faux et sur le sens de cette distinction.

— D'un autre côté, les parents adoptifs sont idéalisés, dans le même moment que les parents de sang sont laissés de côté. Peut-être sont-ils alors prédisposés à être utilisés dans un mécanisme de clivage ?

Ce double mouvement correspond à la difficulté de distinguer le registre des parents imaginaires et des parents réels, distinction qui fera le sort du névrosé, et la butée du psychotique. On voit ici la difficulté majeure : le jeu dont dispose le névrosé, « le petit fantaste » comme dit Freud, pour traiter sur l'autre scène ses liens avec ses parents, pour *s'en détacher sans les détruire*, le psychotique le trouve, ce jeu, barré par le réel. Quelque chose

(5) Intervention de M. AUDRAS : Familles nourricières, familles adoptives et familles soignantes chez les psychotiques, Table-Ronde au Congrès de génétique clinique et psychopathologie. Paris, 4-5 décembre 1981.

comme le détournement de l'origine s'inscrit non dans la fantaisie du sujet, mais dans la réalité de l'histoire, à laquelle le mythe ne vient même pas suppléer.

On comprend alors que faire reconnaître la famille adoptive, y compris par le coup d'éclat de la violence incestueuse, c'est échapper paradoxalement à la psychose, c'est mettre en acte *une scène primitive blanche*, c'est créer un parent, un ancêtre, renouer avec le mythe et la création.

V. ROMAN FAMILIAL, ROMAN GROUPAL

Le roman familial des névrosés

Pour Freud (1909), le roman familial contribue à la tâche de se détacher des parents. Phase préalable, où l'enfant compare, critique et doute « du caractère incomparable et unique qu'il leur avait attribué ». Prise de position contre eux. A ce résultat concourent, écrit Freud, les plus intenses motions de rivalité sexuelle et le sentiment d'être évincé (6). « La sensation de ne pas voir ses propres sentiments pleinement payés de retour se fait alors jour dans cette idée des premières années de l'enfance, idée dont souvent on se souvient consciemment et d'après laquelle on est un enfant d'un autre lit ou un enfant adopté » (tr. fr. p. 158). Cette idée est une réponse à la conception qu'ils se font du comportement hostile de leurs parents.

« Le roman familial des névrosés est le stade ultérieur dans cette évolution où le sujet a commencé à devenir étranger à ses parents » (*ibid.*). Il est soutenu par une activité fantasmatique particulièrement importante qui, à l'époque prépubertaire, s'empare du thème des relations familiales. Freud donne de cette activité fantasmatique l'exemple des rêves diurnes, qui servent « à accomplir des désirs, à corriger l'existence telle qu'elle est, et qu'ils visent principalement deux buts, érotiques et ambitieux » (*ibid.*).

L'activité fantasmatique qui sous-tend le roman familial a

(6) FREUD S., 1909. Le roman familial des névrosés, in : *Névrose, psychose et perversion*. Paris, P.U.F. (1973).

donc pour tâche de se débarrasser des parents et de leur en substituer d'autres, en général d'un rang social plus élevé. Freud met en évidence la dimension de l'envie, de la vengeance et de l'hostilité vis-à-vis des parents décevants. Il souligne la fonction renarcissisante de l'idéalisation des parents prestigieux, la valeur défensive contre le désir incestueux vis-à-vis d'une sœur par exemple, la représentation héroïque de soi, etc.. C'est que le roman familial se prête à une utilisation par toute sorte de tendances, en raison de ses multiples possibilités, libératrices et constructrices (*ibid.*, p. 160).

En effet le roman familial sert essentiellement les processus majeurs de :

— contre-identification au parent du même sexe dans le temps d'élaboration des sentiments de haine, puis de formation de l'Idéal du Moi ;

— réparation des relations familiales menacées par les sentiments de haine ;

— d'élaboration de la position dépressive dans le moment de séparation des parents, au moment des identifications tierces.

On peut souligner ici la structure intermédiaire et transitionnelle du roman familial dans la mesure où il comporte deux faces, l'une qui concerne l'objet (menacé, menaçant, perdu) et l'autre le narcissisme (la souffrance narcissique provoquée par les parents décevants, la chute de l'idéalisation). Le roman familial permet à l'enfant à la fois d'être dans son milieu familial et de s'en dégager (de le conserver et de s'en détacher, de le préserver de sa propre hostilité et de sa tendresse) dans un milieu royal plus gratifiant.

En tant que construction psychique, le roman familial est une fiction étayée sur des éléments de dits collectifs : contes, légendes, mythes. Il suppose l'usage d'un espace intermédiaire qui fasse droit au fantasme et à sa reprise du côté de la culture, et qui se reconnaisse comme tel : comme fiction.

Il en va différemment de la théorie ou de l'idéologie, qui ne tolèrent pas l'espace d'incertitude, qui énoncent le vrai et le faux. Du côté de la psychose ou des structures psychotiques, il ne sera question que de théorie familiale, ou d'idéologie familiale (7).

(7) KAËS R., 1980. *L'idéologie, études psychanalytiques*. Paris, Dunod. Voir aussi KAËS R., et coll., 1984. *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*. Paris, Dunod.

Le roman familial des névrosés constitue le détour imaginaire qui aboutit à la reconnaissance double des parents comme étant les siens, et de Soi comme étant leur enfant. Il est un préalable à la réconciliation (en allemand *Versöhnung*, à la lettre : accomplissement de la filiation, ce qui implique donc une « Verelternung », un accomplissement de la parentalité).

La théorie familiale psychotique

Les psychotiques construisent non des romans, mais des théories familiales. Celles-ci ne se donnent pas comme fiction.

Au lieu de s'inventer une famille parallèle idéalement bonne, l'enfant, par exemple, se trouve confronté à un équivalent interne hostile des parents. Il n'existe pas pour lui d'environnement gratifiant : la persécution n'est pas dehors, mais dedans : dans la famille, dans soi, ce qui est pour le psychotique la même chose. La non-distinction entre soi et l'objet fait que le groupe familial est représenté dépourvu de centre et de contenant ; il est formé d'éléments interchangeables, qui constituent un conglomérat de formations indifférenciées du Moi. Ce sont de tels noyaux qui apparaissent dans les délires familiaux dans certaines phases de la vie institutionnelle ou dans des œuvres littéraires comme les romans de Ph. K. Dick.

A partir d'une méticuleuse analyse des nouvelles et des romans de Dick, Marcel Thaon (8) a essayé de dégager le scénario typique des théories familiales psychotiques : le sujet prétend qu'il n'a pas été engendré, mais construit par des êtres qui lui sont totalement étrangers, auxquels son existence n'importe que dans la mesure étroite de son utilité. Il est un objet construit et détruit par ces êtres dont le projet lui est incompréhensible. L'environnement est persécuteur et falsificateur : les « parents » sont faux, et lui-même est faux. De telles théories familiales s'attaquent aux différenciations intra-familiales, aux liens et aux processus de liaison. La haine et la persécution s'entretiennent d'elles-mêmes, sans protection du père et de la mère qui, au contraire, détruisent (*Le Père truqué, La fourmi électronique*). Le groupe familial est un groupe mécanique. Cette

(8) M. THAON, 1985. Ph. K. DICK : le roman familial psychotique, à paraître ; THAON M., KLEIN G., et collab., *Imaginaire culturel et fantasmes dans la science-fiction*. Paris, Dunod.

attaque contre les liens n'est pas seulement une défense contre la fusion symbiotique, c'est une attaque contre l'origine : les théories familiales psychotiques représentent une fausse famille, haineuse, dans laquelle les membres entourés d'ennemis sont étrangers les uns aux autres comme le père et la mère, comme le corps lui-même. Les « membres » ne sont pas reconnus comme tels ; ils ne sont pas (ne doivent pas) être liés par le lien du désir, ils n'ont pas été engendrés par un homme et par une femme. Détruire l'origine, c'est supprimer le temps, l'ordre des générations, la reconnaissance d'objets ou de pensées, dont la paternité ne peut s'établir : au lieu du clivage, le faux et le simulacre (*Simulacres*, titre d'un roman de Ph. K. Dick).

VI. LE ROMAN GROUPAL ET INSTITUTIONNEL

Dans les groupes et dans les institutions, dans le processus d'affiliation, nous pouvons remettre en jeu certains aspects ou les fondements mêmes de notre filiation et de notre roman familial. J'en ai déjà esquissé l'enjeu à propos de l'adhésion à un groupe. Je voudrais maintenant partir de situations cliniques qui ont attiré mon attention à propos de l'élaboration du roman groupal chez des thérapeutes travaillant en groupe.

Le travail avec les familles et les institutions

Je suis frappé de constater, depuis plusieurs années, la difficulté pour les thérapeutes familiaux (et notamment lorsqu'ils travaillent en groupe) de rendre compte à eux-mêmes ou à un tiers des mouvements intertransférentiels sur lesquels prend appui le travail qui s'effectue. Dès que l'on attire leur attention sur l'opposition et le transfert de processus psychiques entre le groupe (affiliation) et la famille (filiation), ou dès que la question se pose de soutenir la nécessité pour eux d'un dispositif *groupal* pour un travail thérapeutique avec une *famille*, il apparaît assez régulièrement que les thérapeutes se découvrent avoir été sollicités ou bien de construire un roman groupal pour leur

propre groupe, ou bien de « prendre place » dans le roman familial de tel membre de la famille, ou de la famille entière. Il apparaît alors, corrélativement, que de telles constructions préconscientes dans le groupe des thérapeutes dès lors qu'elles sont analysées, ont un effet organisateur et de dégageant pour le roman familial des membres de la famille.

C'est là une expérience qui peut fournir un point d'appui à la théorie de la technique groupale : le groupe des thérapeutes découvre par l'analyse intertransférentielle qu'il translabore des formations psychiques d'origine, de structure et de fonctions groupales intégrées au processus et à la structure familiale.

Une telle expérience est, pour ainsi dire, familière à tous ceux qui utilisent un dispositif groupal d'analyse des processus psychiques mobilisé par la situation de groupe, qu'il s'agisse de thérapie familiale, de groupe de thérapie, de séminaires de formation, ou d'analyse institutionnelle.

Une autre situation me fait fréquemment revenir à cette question : lorsque nous acceptons de nous constituer comme thérapeute ou analyste dans un groupe et, *a fortiori*, dans une institution, nous sommes presque toujours mobilisés (ou paralysés) par le fantasme (partagé) d'en être le fondateur. Dans les institutions où il est appelé, il est quasiment constant que le psychanalyste soit placé fantasmatiquement à l'origine de l'institution, qu'il y soit convoqué dans un mouvement meurtrier de re-affiliation des membres de l'institution à un ensemble idéal, prestigieux (9). Nous y retrouvons les caractéristiques majeures du roman familial des névrosés que Freud a dégagées : vengeance et hostilité vis-à-vis du fondateur décevant, idéalisation renarcissisante d'un nouveau parent prestigieux, représentation héroïque de soi (à l'avant-garde du progrès dans le soin apporté aux psychotiques par exemple). Toujours le roman institutionnel, du fait même qu'il constitue une activité fictionnelle (que le psychodrame peut favoriser), est un moment décisif dans l'élaboration de la position dépressive et l'avènement des processus de différenciation interne dans l'institution (différences des générations, des sexes, des formations et des fonctions). Toujours le roman institutionnel, parce qu'il permet aux membres de l'institution de le fomenter *dans* l'institution pour se

(9) J'ai développé ce thème lors de la journée d'études de la société française de psychothérapie psychanalytique de groupe dans une communication inaugurale intitulée : *La place du psychanalyste dans le groupe ?* (11 janvier 1985).

dégager de son emprise et pour préserver l'amour qu'ils continuent de porter à celle-ci et à son fondateur, fait céder les positions idéologiques institutionnelles qui ont pu, d'ailleurs, être soutenues par un équivalent de théorie familiale psychotique.

Quand apparaît le roman groupal (ou institutionnel), de nouvelles voies « érotiques et ambitieuses » (Freud, 1909) s'ouvrent pour de nouveaux investissements.

Crise institutionnelle et conflits d'affiliation

Je me suis trouvé confronté, il y a quelques années, à tenter d'élaborer une analyse et un projet de résolution d'une crise qui mettait en péril un groupe institutionnel associatif. Certains aspects de cette crise concernaient le départ de membres du groupe et le tarissement du recrutement : ce groupe n'acceptait plus l'adhésion de nouveaux membres. Le travail que j'entrepris me conduisit à porter mon attention sur certains traits des romans familiaux des membres du groupe et sur le roman institutionnel qui s'y était substitué ou qui l'avait transformé. Cette analyse mit en cause les idéaux, les formations narcissiques, les angoisses d'autodestruction et les modalités d'appareillage psychique qui prévalaient dans cette association. Il m'apparut une fois de plus utile de différencier le processus de la filiation, telle qu'elle se pose à chaque sujet du groupe familial, de celui de l'affiliation, telle qu'elle se pose à chaque sujet du groupe auquel il a demandé une appartenence. Distinguer ces processus revenait à différencier ces formations : « En groupe, en institution, nous ne sommes pas une famille, mais, dans notre adhésion et dans notre affiliation à un groupe, nous rejouons quelque chose de notre filiation, et ce que nous y jouons entre en composition ou en conflit avec l'institution, la fondation et l'héritage de ce qui, dans ce groupement associatif, nous réunit. » Dans cette institution, les affiliations pouvaient être congruentes ou antagonistes avec d'autres affiliations, libres ou non de culpabilité par rapport à ce que chacun constituait comme sa famille interne idéale, ses ancêtres institutionnels, son mythe...

En effet, être en groupe associatif, c'est du point de vue de l'origine commune, demander à s'y inscrire avec d'autres sem-

blables. Cette origine commune co-héritée et co-construite, recherchée, est l'indice d'une quête. D'une certaine manière, elle se substitue à une *autre* origine, au moins *une* autre : celle qui concerne d'abord notre origine familiale (nous ne sommes pas de la même famille, même s'il y a entre nous du « heimisch »), mais aussi notre origine culturelle, notre position généalogique imaginaire ou symbolique (dans la Psychanalyse, par ex.), notre appartenance professionnelle d'*origine* (médecin, philosophe, psychologue, éducateur...). Tout groupe et toute institution se fondent sur un conflit avec une autre origine, sur une façon de l'effacer, de la désavouer, de l'oublier : sur un meurtre. Ce mouvement, qui efface et qui inscrit, est celui qui nous porte vers cette réorigination, vers cet idéal, vers cette *adhésion*. Après seulement, dans la crise affiliative, nous sommes confrontés à reconnaître ce que les autres affiliations et notre filiation signifient pour chacun d'entre nous, et pour les uns par rapport aux autres.

Nos *autres* origines sont nos origines *autres* — et nous rêvons au moins une fois de les réunifier en soi ou dans une association de semblables — elles constituent les restes diurnes du roman groupal (ou institutionnel) que nous construisons chacun et ensemble, en déni ou en dépit de notre roman des origines familiales.

Le roman groupal est une reprise, une dérive et une négation du roman familial. Il dit et masque la violence originaire fondatrice du groupe, il dit le mythe héroïque d'affiliation à la figure de l'ancêtre fondateur : il justifie après-coup le meurtre inaugural de toute fondation (10), de toute institution. Instituer un groupe, c'est tuer un Autre, l'Ancêtre, le double fraternel, l'*alter ego*.

Construire un roman groupal (ou institutionnel) apporte aux membres associés des énoncés et des figurations concernant :

1) Le parent fondateur, les idéaux et les repères identificatoires, narcissiques et objectaux, par lesquels les membres se lient entre eux et d'abord à l'ancêtre (ou à l'idée) fondateur.

2) Le désir de meurtre du père et la dénégation de ce désir quant à son propre père, c'est-à-dire la dénégation de son origine dans la filiation.

(10) Cf. M. SERRES (1983). *Rome. Le livre des fondations*. Paris, Grasset.

3) Le désir d'être à l'origine, l'origine du désir d'affiliation, la séduction et la menace qui dès lors s'entretiennent dans le lien groupal pour autant que chacun(e) s'y sente plus ou moins mandaté(e) par le fondateur de le prolonger sans le trahir (11).

4) Les critères de différenciation internes et externes qui distinguent le « nous » du « non-nous », les anciens et les nouveaux, les fidèles et les infidèles, les légitimes et les bâtards.

5) Les conditions pour entrer dans la mémoire du groupe et pour y déposer les traces de sa propre histoire, par exemple celles dont nous ne voulons rien savoir comme celles que nous voulons exalter.

Ainsi, comme dans le roman familial, ce que le roman groupal ou institutionnel représente est la question de l'autre, de l'objet et du désir de l'autre : dans un groupe associatif, nous nous posons les mêmes questions concernant notre adoption ou notre rejet, nous éprouvons les mêmes doutes à l'égard du fondateur, à l'égard de son désir, nous nous rassurons par les mêmes rêveries grandioses. Par ce déplacement, nous faisons un nouveau sort à notre roman familial. Tel est l'enjeu, me semble-t-il, de toute demande d'affiliation.

La double naissance

Il ne suffit pas de naître *dans* une famille ; il faut aussi naître *de* la famille. Une seconde naissance est nécessaire pour que le sujet singulier se constitue. Sortir de l'enceinte familiale, c'est évidemment priver la famille-enceinte de sa jouissance phallique ; n'y pas parvenir, c'est ériger la Sainte-Famille en Idole Salvatrice et/ou Persécutante.

L'affiliation groupale est une manière d'en sortir, lorsque le groupe sert à jouer contre la famille-enceinte, une fonction séparatrice, tierce. Mais le groupe peut aussi s'inscrire dans la même continuité endogamique : *familia*, chez les latins, désigne la domesticité, la famille par mariage, filiation et adoption, mais aussi le groupe, la secte, l'école, l'ensemble de ceux qui ont un trait en commun.

Il est possible que la consultation familiale soit une manifesta-

(11) M. BALMARY, 1979. *L'homme aux statues. Freud et la faute cachée du père*, Paris, Grasset. M. KRÜLL, 1979. *Sigmund, fils de Jacob*, Paris, Gallimard (1983).

tion de la tentative d'ouvrir l'enceinte-famille à la naissance seconde — psychique et sociale — d'un de ses membres. Il est probable que, dans l'espace psychique constitué par le cadre et le dispositif de la thérapie familiale, cette enceinte se reconstitue et que s'y jouent tous les enjeux de la naissance de la subjectivité : du désir, de la mort, de la transmission.

Naître de la famille est un enjeu anthropologique : le sujet parlant est psychiquement exogamique. il désire de l'Autre.

Le refus de la génération et de l'affiliation. De l'héritage

Le déplacement antagoniste entre filiation et affiliation aura peut-être apporté quelque lumière sur ce qui, dans l'institution dont j'ai parlé plus haut, faisait difficulté dans le désir de recevoir de nouvelles affiliations : pour désirer affilier — engendrer des identifications, soutenir la transmission d'un héritage, le mettre à l'épreuve du meurtre, du rejet et de l'appropriation —, il importe d'être assuré de sa propre filiation.

Le refus de la génération c'est l'incertitude, peut-être la haine de l'héritage. C'est aussi le refus de l'autre : rival menaçant, désillusion de l'enfant merveilleux que « nous sommes », crainte pour le groupe merveilleux que nous formons, déformons et reformons sans cesse. Refus de l'autre, rejet de l'Autre ? La génération n'est pas seulement prolongement narcissique, elle est aussi ce qui menace notre narcissisme et, à bas bruit, l'homosexualité latente qui fonde le lien social. En refusant de nouvelles affiliations, les membres de l'association se comportaient effectivement selon le modèle d'une famille idéale qui se contenait elle-même et évitait à chacun de se laisser mettre en question dans sa position narcissique par de nouveaux membres, sans accepter pour autant le départ de collègues, car ces départs mettent en cause leurs modèles d'identification et leur aptitude à les transmettre.

Il y a, certes, un temps pour se constituer dans ses limites, son centre et sa frontière. Sur ce temps des origines se greffe le temps de l'histoire. Pour greffer, il faut inciser, insérer, ligaturer... et attendre un certain temps pour savoir si ça repart...

Pour que l'héritage soit hérité, pour que la transmission soit transmise, il faut que l'héritage soit pris et transformé. J'ai

insisté tout au long de cette introduction sur la transformation, sur la reprise. Un temps pour le donner, un temps pour le prendre. Dans les dernières pages de l'Abrégé de Psychanalyse, resté inachevé (1938), Freud cite Goethe : « Ce que tu as hérité de tes pères, afin de le posséder, conquiers-le. »

R. K.

RÉSUMÉS

FILIATION ET AFFILIATION

Trois questions organisent cette étude : comment se rejoue la question de la filiation, telle qu'elle se pose à tout sujet du groupe familial, lorsque son désir le pousse vers une affiliation à un groupe ou à une institution ? Comment se constituent et se transforment le roman familial et le mythe des origines dans les filiations d'adoption ? Que jouons-nous de notre position de sujet de la génération, de notre roman familial, de notre désir de re-filiation et de nos affiliations lorsque, psycho-thérapeute ou psychanalyste, nous travaillons avec une famille, une institution, ou un groupe ? Dans ces trois situations où nous sommes confrontés à un mouvement de transfert de filiation, l'affiliation prend le sens d'une remise en jeu du roman familial dans un roman groupal ou institutionnel. Ce mouvement nous confronte à la violence, au désir et à la mort qui nous fondent comme sujets dans le rapport intergénérationnel.

MOTS-CLÉ : filiation, affiliation, adoption, roman groupal, proto-groupe familial.

FILIATION UND AFFILIATION

Einige Ansichten zum Familienroman und dessen Aufarbeitung in Adoptivfamilien, Gruppen und Institutionen

Es geht in der vorliegenden Arbeit um drei Fragen : Wie entwickelt sich das Problem der Filiation, so wie es für jeden einzelnen in der Familie zutrifft, wenn diese dem Wunsch nach Affiliation zu einer Gruppe oder einer Institution nachgeht ? Wie verhalten sich der Familienroman und das Geheimnis der Herkunft bei Adoptivfamilien und wie werden sie umgeformt ? Was empfinden wir als Vertreter unserer Generation, unseres Familienromanes angesichts des Wunsches nach erneuter Filiation und unserer Affiliationen, wenn wir als Psychotherapeut oder Analytiker mit einer Familie, einer Institution oder einer Gruppe arbeiten ? In diesen drei Situationen haben wir es mit einer Art Übertragung zu tun, bei welcher die Affiliation zur Infragestellung des Familienromans innerhalb des Gruppen — und Institutions romans führt. Durch diese Bewegung, die

uns mit der Gewalt, den Begierden und dem Tod konfrontiert, werden wir wie Subjekte in den wechselseitigen Beziehungen der Generationen.

SCHLÜSSELWORTE : Filiation, Affiliation, Adoption, Gruppenroman, Familienprotogruppe.

FILIATION AND AFFILIATION

Some aspects of the reelaboration of the family romance in adopting families, groups and institutions

Three questions organize this study : how is the question of filiation replayed, as it poses itself to any member of the family group, when one feels attracted towards being affiliated to a group or an institution ? How do family romance and myths of the origins develop and are transformed in adopting filiations ? What is at stake of our position as part of a generation, of our family romance, of our wish for re-filiation and our affiliations when, as psychotherapist or psychoanalyst, we work with a family, an institution or a group ? In these three instances, where we are confronted to transference movements of filiation, affiliation takes the aspect of the introducing into a group or an institutional romance of a family romance. This movement expose us to violence, wishes and death which set our foundations as subjects in the inter-generational rapport.

KEY WORDS : filiation, affiliation, adoption, group romance, family protogroup.

FILIACIÓN Y AFILIACIÓN

Algunos aspectos de la reelaboración de la novela familiar en las familias adoptivas, los grupos y las instituciones

Tres preguntas organizan este estudio : como se juega nuevamente la pregunta de la filiación, tal cual se plantea a todo sujeto del grupo familiar, cuando su deseo lo lleva hacia una afiliación a un grupo o a una institución ? Como se constituyen y se transforman la novela familiar y el mito de los orígenes en las filiaciones de adopción ? Qué es lo que jugamos de nuestra posición de sujeto de la generación, de nuestra novela familiar, de nuestro deseo de re-filiación y de nuestras afiliaciones, cuando, psicoterapeuta o psicoanalista trabajamos con una familia, una institución, o un grupo ? En esas tres situaciones, en las cuales estamos confrontados a un movimiento de transferencia de filiación, la afiliación cobra el sentido de una nueva puesta en escena de la novela familiar, dentro de una novela grupal o institucional. Este movimiento nos confronta a la violencia, al deseo y a la muerte que nos fundan como sujetos en la relación intergeneracional.

PALABRAS CLAVE : filiación, afiliación, adopción, novela grupal, protogrupa familia.

FIGLIAZIONE E AFFIGLIAZIONE

Aspetti della reelaborazione del romanzo familiare nelle famiglie adottive, nei gruppi e nelle istituzioni

Tre problemi organizzano questo studio : come si rigioca il problema della figliazione, che si pone a ogni soggetto del gruppo familiare quando il suo desiderio lo spinge verso un' affigliazione a un gruppo o a una istituzione ? Come si costituisce e si trasforma il romanzo familiare e il mito delle origini nelle figliazioni dell' adozione ? Che mettiamo in gioco della nostra posizione di soggetto della generazione del nostro romanzo familiare, del nostro desiderio di ri-figliazione e delle nostre affigliazioni quando, psicoterapeuta o psicanalista lavoriamo con una famiglia, una istituzione, o un gruppo ?

In queste tre situazioni, dove siamo confrontati a un movimento di transfert di figliazione, l'affigliazione prende il senso d'una rimessa in gioco del romanzo familiare, in un romanzo gruppale o istituzionale. Questo movimento ci confronta a una violenza, al desiderio di morte che ci fonde come soggetti nel rapporto intergenerazionale.

PAROLE CHIARI : figliazione, affigliazione, adozione, romanzo gruppale, protogruppo famiglia.